

JUNKPAGE pour l'Escale du livre 2021, l'inédite édition



L'Entaille emprunte beaucoup aux codes du slasher et du teen movie. Aviez-vous l'envie d'aller au bout de ces genres ultra-codifiés, d'en épuiser les archétypes ?

Quand j'étais ado, je regardais beaucoup ce genre de films qui n'étaient souvent pas très bons. On était alors encore dans la culture des vidéo-clubs... Il y avait aussi beaucoup de séries pour adolescents de la fin des années 1990 qui se passaient dans des petites villes côtières californiennes. Ces références se sont imposées d'elles-mêmes, sans que je ne les formalise au départ, mais elles étaient cohérentes avec ce que je voulais raconter.

Dans L'Entaille, son premier album, Antoine Maillard nous entraîne dans une petite ville côtière fantasmagique où un tueur décime la jeunesse à coups de batte de baseball. Une BD d'horreur audacieuse, tout en 50 nuances de gris et de gore, qui matraque habilement les figures imposées du genre.

Propos recueillis par Nicolas Trespallé

UN FRISSON DANS LA NUIT

Il ressort une vision très noire de la jeunesse dans l'album, celle-ci y apparaît perturbée, névrosée, malade, manipulatrice, et l'irruption du tueur semble n'être là que pour révéler une sauvagerie latente...

Au début, je voulais faire une histoire assez basique de *slasher* en BD. En Europe, la BD d'horreur est une niche, un épiphénomène. C'est beaucoup plus commun aux États-Unis ou au Japon. Je voulais utiliser cette figure narrative du tueur comme un arrière-plan pour marquer le contraste avec l'horreur bassement humaine, ces gens obligés de vivre ensemble et pris dans des mécanismes de prédation mutuelle.

Ce qui frappe, c'est la perte de sentiments, d'émotions, les lycéens sont dans une logique de survie, « niqué ou être niqué » pour reprendre les mots d'un personnage...

J'ai imaginé les deux personnages Pola et son meilleur ami Daniel, en opposition. Elle, garçon manqué, a dû vivre des choses dures, mais se cache derrière cette façade impassible, quand Daniel paraît très sensible, à côté de la plaque. L'un a une mère surprotectrice un peu bourgeoise, l'autre une mère alcoolique, désinvestie. Ces deux personnages ont des liens, mais en même temps sont étrangers l'un

à l'autre. Même s'ils sont très proches, ils n'arrivent pas à se connaître. À la fin, chacun va arriver à une sorte de vérité l'un pour l'autre. Jusque-là, ils vivaient sur des malentendus, sur l'apparence et les non-dits.

On pourrait voir dans votre tueur une sorte d'ange exterminateur venant laver les péchés de cette communauté...

Dans une première version du récit, j'étais parti sur l'idée d'une enquête avec un meurtrier, des policiers, mais ça donnait un récit un peu plan-plan ! Le charme d'un film comme *Halloween*, c'est qu'on ne sait jamais qui est le tueur. C'est juste un prétexte et je voulais renouer avec ça. Je n'aime pas trop ces films d'horreur où l'on crée toute une mythologie autour du tueur. Ne rien savoir sur lui fait que l'on projette plein de choses dessus. Chacun a son interprétation et c'est bien que ça reste sans réponse. Je glisse des fausses pistes, je laisse entendre que c'est un être fantastique avec des facultés un peu surnaturelles mais il a aussi une vraie physicalité. Le personnage est là pour embaumer le lecteur dans un mystère...

Vous le réduisez d'ailleurs à une dimension iconique, presque abstraite, il n'existe qu'avec sa batte et sa casquette...

Dans les films pour adolescents, la figure du harceleur, du méchant, est souvent un sportif, joueur de l'équipe de baseball ou de football. Un ado n'a pas peur forcément d'un croquemitaine ou d'un tueur à gages. C'était aussi plus visuel. On est à la limite du Golem, ce personnage sans visage, symbolisant la peur ou le mal. *L'Entaille* démarre avec une fille qui confond un mec dans la rue avec le joueur de baseball qu'elle connaît, c'est quelqu'un qui se fond dans le paysage...

Compte tenu du sujet, vous auriez pu passer par des forts contrastes noir et blanc. Pourtant, vous optez pour un dessin au crayon tout en niveaux de gris, presque doux...

J'y ai pensé au départ, mais je ne voulais pas faire quelque chose à la Charles Burns, cela m'offrirait moins de possibilités en termes de rythmes graphiques. Je voulais expérimenter des choses, me laisser des portes ouvertes avec la possibilité de changer. J'aime beaucoup l'esthétique du film noir des années 1950 qui utilise la lumière comme un langage à part entière.

***L'Entaille* repose sur une ambiance, une atmosphère, vous vous amusez à brouiller les repères de temps, d'espace...**

L'Amérique des films, des séries est une Amérique de fiction. C'est un paysage mental. Ado, je projetais la fiction que je regardais dans ma réalité, comme un rêve éveillé. J'ai mélangé ces éléments avec ma culture française. Je trouve que c'est compliqué de situer l'action dans un pays que l'on ne connaît pas forcément, autant aller dans le faux. *Twin Peaks* de David Lynch m'a beaucoup influencé, cette ville imaginaire inventée à partir d'un morcellement d'endroits. C'est amusant de créer des endroits qui n'existent pas. J'ai fait une résidence à San Francisco où j'ai pu me confronter à ces décors, même si je

n'ai pas pu trop bouger. J'ai utilisé aussi beaucoup de références photographiques, surtout pour la fin de l'album, et j'ai passé aussi pas mal de temps sur Google Street View ! Je regardais les lieux de tournage et j'allais voir à quoi ça ressemblait. Je me suis baladé virtuellement à Santa Monica, j'ai repris des architectures, visité ces zones résidentielles avec des maisons construites proches les unes des autres. J'ai piqué des trucs, mais par moments je reprends des bâtiments de la rue de chez mes parents ou de quand j'habitais à Angoulême !



L'Entaille
Antoine Maillard
Éditions Cornélius

Antoine Maillard (@antoine.maillardcomics) • Photos et vidéos Instagram

JUNKPAGE X

